

# L'imaginaire agricole

Benoît R. Sorel

Décembre 2019

« Les mêmes causes produisent les mêmes effets »

Dans *L'agriculteur normand* n°2583 du 28/11/2019, j'ai lu avec intérêt l'article consacré à Guillaume Haelewyn, un maraîcher installé en 2017 dans le Calvados. L'article présente la particularité du maraîcher : il n'effectue pas de travail du sol. Il utilise un ensemble de techniques regroupées et désormais connues sous le nom de « maraîchage sol vivant » (MSV).

Le non-travail du sol doit encore faire ses preuves en agriculture, bio ou conventionnelle : ce sont des techniques peu utilisées. L'article met donc en avant les avantages de ces techniques d'autant plus qu'elles sont agronomiquement et économiquement efficaces. Le maraîcher génère 31000€ d'excédent brut d'exploitation, ce qui lui permet de se rémunérer et d'embaucher un salarié dès la première année.

Je vais critiquer cet article sous deux angles. Le premier est celui de la productivité. Le maraîcher amène chaque année 80 tonnes de fumier sur ses 1,5 hectares. Il recouvre tout de fumier, ce qui permet une forte production en même que de

recouvrir les mauvaises herbes. Il n'a donc pas besoin de désherber. Le fumier étant déjà totalement ou en partie décomposé (composté), faire les semis nécessite juste d'écartier le fumier et de poser les graines sur la terre et d'ensuite les recouvrir d'un peu de fumier.

Les quantités de fumier utilisées sont si importantes au mètre carré qu'il est impossible de généraliser le MSV, d'une part. D'autre part, avec un tel enrichissement du sol, la production au mètre carré ne peut être que maximale. Il n'y a là rien de nouveau : c'est ce que faisaient les maraîchers du passé, quand tous les transports se faisaient à cheval. Il y avait tellement de fumier de cheval gratuit et disponible qu'ils faisaient même des « couches chaudes ». Sur 1 hectares de maraîchage travaillaient trois personnes à l'année plus deux saisonniers. Quelle entreprise pourrait ne pas avoir un rendement agronomique et économique florissant, quand sa matière première est gratuite et abondante ?

Le second angle est celui de l'imaginaire. Dans l'article, il est question de rendement et rien d'autre. Voici les termes techniques qu'il contient : MSV, techniques culturales simplifiées, excédent brut d'exploitation, tracteur 110ch, godet désilleur, tunnels, pépinière, irrigation, bâches, filets, voiles, semoir direct, retrouver 2t/ha de vers de terre, broyat de déchets verts, fumier, engrais vert, 25t de matière sèche par an et par ha, ration du sol, modèle de la forêt avec une litière permanente et une plante qui pousse dessus, occultation, salissement, rotation, 20 cm d'ensilage vert, planches propres, filets anti-insecte, vente direct, amap, plateforme coopérative en open source, GIEE groupement d'intérêt économique et

environnemental, Dephy Ecophyto, modèles économiques viables pour les paysans, journée technique annuelle de formation.

L'article et le MSV promettent donc une nouvelle forme de maraîchage qui rompt avec les pratiques conventionnelles. Pour autant, il n'y a pas de rupture idéologique car l'agriculture continue à être inventée et jugée via un seul critère : la performance technique. Quid de la terre et des plantes ? Certes, le MSV renonce aux pesticides, aux engrais chimiques et pense aux vers de terre, au contraire du maraîchage conventionnel. Mais ce n'est rien de neuf : c'est juste le retour au maraîchage traditionnel.

Et ce maraîchage traditionnel, comme l'agriculture traditionnelle, est vide d'imaginaire concernant la terre et les plantes. Ce n'est que technique et rendement. Or c'est justement parce que l'agriculture se réduit à ces seules considérations qu'elle n'est plus un métier attractif. Le christianisme a détruit toutes les croyances qui existaient quant aux plantes et à la terre qui nous nourrissent, les traitant d'hérétiques. Et quand l'agriculture chimique s'est généralisée, la terre et les plantes furent réduites à des « briques de matière », à du « matériau », à une ressource qu'il faut exploiter.

Rendez-vous compte que dans l'imaginaire agricole présent, il n'existe aucune conception littéraire, poétique, mythique, symbolique de la terre et des plantes (ni de l'eau ni des arbres d'ailleurs). Nous n'avons pas de mots pour penser et nommer les plantes et la terre autres que scientifiques, techniques et

économiques — sauf pour les cultures d'agrément auxquelles on accorde une valeur esthétique ou olfactive. Dit autrement : l'agriculture ne fait pas rêver. Le christianisme en a fait une souffrance nécessaire pour « vivre comme le Christ », la révolution verte des années 1950 en a fait une machine.

Ironie du hasard, à la page suivante de *l'agriculteur normand*, un article fait état de la difficulté à trouver et garder des salariés agricoles. Extraits : « On a du mal à trouver des salariés, alors on les bichonne. » « Le salarié agricole, il faut vraiment aller le chercher » disent les agriculteurs. J'ai aussi entendu qu'en Normandie les chambres d'agriculture et la FNSEA avaient manœuvré pour que l'association pour la défense des droits des employés agricoles ferme ses portes...

L'exode rural des années 1950-1960 est aussi du au fait que les employés agricoles étaient très mal payés. Beaucoup furent heureux de partir à la ville et de travailler à l'usine parce que le salaire leur était versé chaque mois.

Une agriculture qui se dit nouvelle doit nécessairement renouveler notre imaginaire des plantes et de la terre. L'agroécologie permet ce renouvellement, comme je le montre notamment dans mes livres *L'ephexis au jardin* et *Le bonheur au jardin*. Cet imaginaire, c'est un salaire, c'est une récompense. Ça fait rêver, ça donne envie. L'agroécologie est technique elle aussi, bien sûr, mais pas seulement.

Les mêmes causes produisent les mêmes effets : privée d'imaginaire, l'agriculture biologique qu'elle que soit sa forme (MSV, AB intensive, micro-ferme, permaculture, agroforesterie, agroécologie) *ne va pas donner envie aux*

*jeunes générations*. Elle va, dans dix ans j'estime, connaître le même désamour que l'agriculture chimique. Elle va redevenir un métier pour ceux qui ne peuvent vraiment rien faire d'autre, un métier sans reconnaissance sociale.

C'est une erreur de réduire tout à la technique, et cette erreur, l'agriculture biologique tout comme la politique écologiste l'ont commise. Depuis leur création dans les années 1960, les conservateurs agricoles et politiques leur reprochaient d'être moralisatrices. Pour se faire reconnaître et pour convaincre, l'écologisme et l'AB ont fait le pari de l'objectivité et du concret. En arrêtant de vanter les jolies petites fleurs dans les champs et les oiseaux mignons qui chantent dans les haies, en présentant des arguments rationnels, concrets, scientifiques, l'écologisme et l'AB ont acquis leur reconnaissance. Le grand public a reconnu leur utilité. C'est une avancée notable, c'est une bonne chose ! Mais ce qui est technique, ce qui est utilitaire, relève du moyen et non de la fin. En mettant trop en avant la justification scientifique (écologique, climatique, agronomique), l'AB utilise les mêmes critères que l'agriculture chimique industrielle. Conclusion : l'AB devient une machine à faire du pognon. Conclusion : l'écologie politique se borne à répéter qu'il faut protéger la Nature, sans oser (et sans pouvoir) promettre quoi que ce soit en terme d'épanouissement humain. Ni l'une ni l'autre n'ont le courage ou la volonté ou le pouvoir de faire rêver. Elles sont utilitaristes. Grave erreur de penser : elles sont donc un moyen, un outil, mais au service de quoi ? Un moyen sans sa fin.

N'étant que des moyens, elles vont être soumises aux aléas. Elles vont perdre le contrôle d'elles-mêmes : elles vont étre

compromises, récupérées, utilisées comme arguments par les escrocs, elles vont dégénérer. Oui, c'est déjà ce qui se passe...

À agriculture nouvelle, imaginaire nouveau, donc Homme nouveau. Il faut deux jambes pour avancer : une jambe technique et une jambe qui rêve. Ce n'est pas « l'utile et l'agréable » qu'il faut, c'est l'utile et l'imaginable.